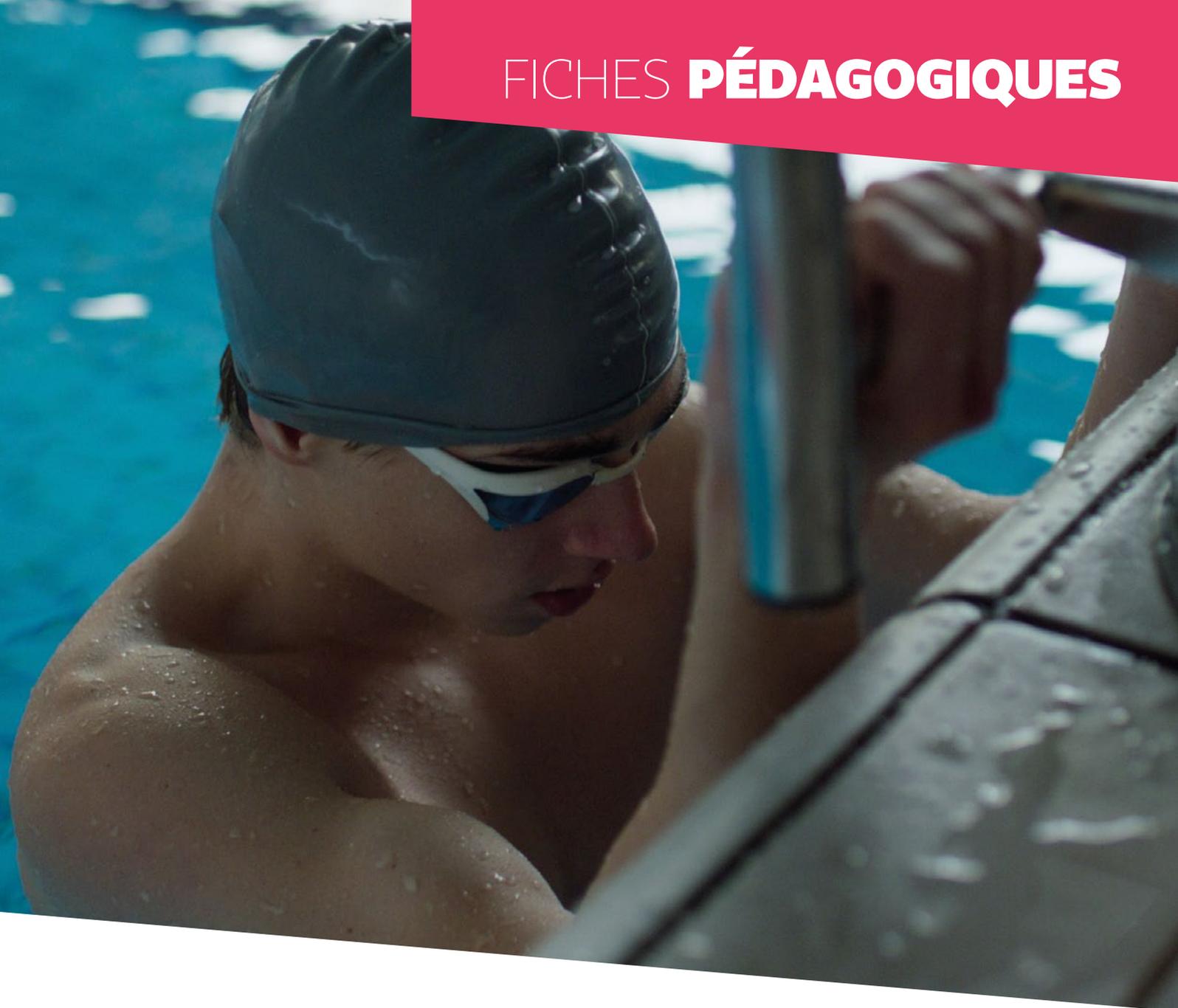


FICHES **PÉDAGOGIQUES**



L'ASSOCIATION CÔTE OUEST,
ORGANISATRICE DU FESTIVAL EUROPÉEN
DU FILM COURT DE BREST, PRÉSENTE

BIEN DANS MON CORPS, BIEN DANS MON SPORT

12 FILMS COURTS POUR METTRE K.O LES DISCRIMINATIONS
ET PRÉJUGÉS DE GENRES !



BIEN DANS MON CORPS, BIEN DANS MON SPORT

INÉGALITÉS FILLES / GARÇONS, STÉRÉOTYPES DE GENRES



XY

JUSTINE GRAMME

BELGIQUE / 17'20 / 2016

↘ DE QUOI PARLE LE FILM ?

XY aborde la question de l'égalité hommes-femmes dans la société, du point de vue des hommes.

Il peut être utile de faire un rappel historique sur le sujet, afin que les jeunes aient tous le même niveau d'information et discutent en connaissance de cause.

En France, les femmes ont longtemps été affectées aux tâches ménagères et familiales, sans avoir les mêmes droits que les hommes. Il faut attendre 1948 et la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme, pour que soit déclaré le principe de l'égalité hommes-femmes, entre autres. L'article 1 de la Déclaration, adoptée lors de l'Assemblée générale des Nations unies par 50 des 58 états membres de l'ONU, précise ainsi que « Tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droits. Ils sont doués de raison et de conscience et doivent agir les uns envers les autres dans un esprit de fraternité. » Cela implique donc en d'autres termes qu'aucun être humain ne devrait être discriminé en raison de son sexe, son appartenance religieuse ou sa couleur de peau.

En ce qui concerne le statut des femmes, un simple coup d'œil sur l'historique des lois les concernant ainsi que sur les statistiques 2018 nous montre que femmes et hommes (en France) n'ont pas toujours bénéficié d'une égalité de traitement ... et qu'il reste, dans les faits, encore du chemin à parcourir, en termes d'égalité d'accès aux fonctions de direction, d'égalité salariale, d'égalité de représentation dans les médias, etc. Rappelons à titre d'exemple que les femmes n'ont le droit de vote en France que depuis 1944, qu'avant 1965, elles avaient besoin de l'autorisation de leur mari pour exercer une

profession et ouvrir un compte en banque et qu'enfin elles ne peuvent transmettre leur nom à leurs enfants que depuis 2005.

Nous vous invitons à consulter et mettre en relation ces deux documents : « Chronologie des dispositions en faveur de l'égalité des femmes et des hommes » & « Vers l'égalité réelle entre les femmes et les hommes, chiffres - clés 2018 » (1)

↘ QUEL EST L'AXE CHOISI PAR LA RÉALISATRICE POUR ABORDER LE SUJET ?

Le dispositif du film est simple : une caméra fixe filme des jeunes hommes, seuls ou par deux, assis sur une chaise devant un fond uni, à qui une voix féminine, hors-champ, pose des questions sur les différences et les rapports hommes-femmes.

↘ POURQUOI CE CHOIX DE MISE EN SCÈNE EST-IL INTERESSANT ?

Documentaire ou fiction ? Là n'est pas la question...

À première vue le film propose un dispositif documentaire : des personnes qui semblent réelles et pas des acteurs, un dispositif simple, sans élément extérieur aux entretiens filmés, des questions qui semblent posées sans préparation et des réponses prises sur le vif.

Il est néanmoins difficile de savoir si le film est réellement un documentaire, ou s'il s'agit d'une fiction complète avec des rôles et des dialogues écrits. Mais est-il important de le savoir ? Le résultat est le même, puisque, fiction ou documentaire, la construction amenée par le montage en fait un film au service de la réalisatrice et de son dessein : pointer les clichés sur les statuts hommes-femmes et faire avancer la réflexion de tous et toutes sur la question.

Nous ne savons pas comment les hommes interviewés, si ce ne sont pas des acteurs, ont été choisis, même s'ils semblent appartenir à une même classe d'âge. Nous ne savons pas non plus combien de personnes ont été interviewées au total et comment s'est opérée une possible sélection. Ce qui est sûr, c'est que la réalisatrice construit des personnages : il y a celui qui s'empêtre dans ses propres contradictions, il y a le jeune homme bien habillé qui se cache derrière des réflexions générales (les machos c'est les autres...), il y a celui, en chemise à carreau, qui enchaîne les clichés, le jeune homme un peu doux en veste Adidas qui réfléchit à l'éducation qu'il a reçue et au modèle de l'homme fort. Aucun de ces propos ne sont filmés dans leur durée réelle, tous ne sont pas retranscrits, ni forcément placés dans le film en réponse aux mêmes questions. La réalisatrice a besoin d'une accumulation de phrases un peu chocs, qui font réfléchir, ce que ne permettrait pas un entretien mené dans la durée, qui laisserait sans doute trop apparaître des réalités et des personnalités plus contrastées et serviraient moins son propos.

↘ OÙ SE PASSE LE FILM, QUI SONT LES PERSONNAGES ?

On a donc un décor fixe, et **plusieurs personnages, tous masculins**. Ils ont des avis et des positions plus ou moins tranchées, progressistes ou non, sur la question de l'égalité hommes-femmes.

On retiendra les propos du jeune homme à lunettes, qui appelle de ses vœux une éducation différente, et qui n'intégrerait aucun code généré. D'autres semblent s'en tenir à ce qu'ils ont toujours connu.

↘ COMMENT CELA EST-IL FILMÉ ?

De manière habile, la réalisatrice interroge certaines personnes par deux, et ce sont les dialogues entre amis qui amènent réflexion et contradiction, prise de conscience que des caractéristiques jugées innées sont en fait provoquées par les représentations ou l'éducation. Ainsi, un jeune homme en chemise à carreaux semble persuadé que les garçons sont faits pour le foot et pas les filles, son ami lui objecte alors que c'est sans doute dû à la surreprésentation des hommes à la télévision (2). De même, le jeune homme un peu provocateur de la première scène déclare qu'il ne demanderait pas à femme de s'épiler, conscient que ce type d'attentes est induit par les films pornographiques, tandis que son ami trouve d'abord « normal » qu'une femme doive se raser les jambes et pas un homme. Le fait de poser des questions, rebondir, creuser, faire lire des phrases écrites, amène également les interviewés à une introspection constructive : « L'homme doit diriger. Et en même temps je ne suis pas d'accord avec ce que je dis, c'est ce qu'on m'a inculqué ».

↘ POURQUOI CE TITRE ?

Le film s'appelle XY en référence aux chromosomes qui déterminent le sexe masculin car seuls les hommes sont interrogés. Mais il y a une autre raison à ce titre : l'essentiel des questions porte sur les tâches, que les femmes peuvent, selon les interviewés assumer ou pas, ou sur les traits de caractère que devraient, ou pas, avoir les hommes. Par exemple : est-ce qu'une femme sait bien conduire, sait remplacer un pneu crevé, qui s'occupe des tâches ménagères ou des enfants au sein de la famille, est-ce qu'une femme sait faire du sport, est-ce qu'un homme qui s'épile, tient un journal intime, c'est normal, ou encore, est-ce que les femmes sont fragiles et les hommes forts. Le titre XY est donc aussi un questionnement de l'inné et de l'acquis rapporté aux relations hommes-femmes. Autrement dit, Justine Gramme questionne ces hommes sur le fait de savoir s'il y

a des domaines pour lesquels les hommes ou les femmes seraient génétiquement prédisposés.

↘ QUELLE MORALE PEUT-ON TIRER DU FILM ?

On suppose que la réalisatrice questionne les protagonistes sur l'expérience qu'ils viennent de vivre. Le fait de participer à ce film les a-t-il fait évoluer ? Le jeune homme à chemise à carreaux déclare que l'interview n'a pas changé ses points de vue : « On va pas se dire après cette interview qu'on va faire des efforts (...) on est déjà moins séparatiste, alors ça va rester pareil ». Son comparse laisse la porte ouverte à de possibles changements : « Je laisse voir... je ne m'avance pas ». D'autres font un retour positif de l'expérience qu'ils viennent de vivre. Ainsi, Justine Gramme laisse entendre pendant le générique de fin le dialogue de deux de ses personnages :

« C'est déjà fini ?

- Juste quand on commençait à se sentir à l'aise...

- Finalement j'ai beaucoup de côtés féminins qui sont ressortis, plus que ce que je pensais...

- T'es plutôt un type sensible

- Je le savais mais de là à...comme quoi, on se pose pas les bonnes questions ! Il y a des questions que je ne me serais jamais posées ! »

↘ COMMENT REGARDER LE FILM AVEC DES JEUNES ?

Une base d'échange simple consiste à poser aux jeunes les mêmes questions que dans le film :

> Est-ce que vous vous sentez plus en sécurité avec un homme ou une femme au volant ?

> Tu peux me dire comment se répartissent les rôles dans ta famille, qui s'occupe de quoi ?

> Est-ce que tu as plus d'amis filles ou garçons ?

> Vous trouvez que les filles se prennent plus la tête que les garçons ?

> Et toi, tu aimes bien faire les magasins ?

> Qu'est-ce que tu penses des femmes qui font du monokini à la plage ? Par exemple, si ta copine le faisait, est-ce que ça te dérangerait ?

> Pour vous, un homme qui se rase les jambes...

> Et une femme qui se rase les jambes ?

> Pourquoi à votre avis vous trouvez ça normal sur un homme et pas sur une femme ?

> Pourquoi tu as l'impression que le sport, ce n'est pas fait pour les filles ?

> Et les filles que tu connais, elles sont fragiles ?

> La légende qui dit que les créneaux, c'est les hommes qui les réussissent ?

> Sur 10 femmes, à ton avis, combien peuvent remplacer un pneu crevé ?

> Et toi, tu sais remplacer un pneu crevé ?

> Si un jour tu as un enfant et que tu dois le faire garder, tu choisirais plutôt un homme ou une femme ?

> Et toi, tu n'es pas doué avec les enfants ?

> Et une fille unique, est-ce que tu as l'impression qu'elle saurait quand même s'occuper d'un enfant ?

> Pour vous, un homme qui tient un journal intime ?

> Est-ce que tu es d'accord avec l'idée selon laquelle l'homme doit être fort ?

> Qu'est-ce qu'il doit faire en plus que la femme ?

> Est-ce que tu jouais à la poupée ?

> Question supposée : est-ce que tu vas changer quelque chose après l'interview ?

(1) Chronologie des dispositions en faveur de l'égalité des femmes et des hommes :

<https://www.egalite-femmes-hommes.gouv.fr/dossiers/actions-dispositifs-interministeriels/chronologie-des-dispositions-en-faveur-de-legalite-des-femmes-et-des-hommes/>

« Vers l'égalité réelle entre les femmes et les hommes, chiffres - clés 2018 » <https://www.egalite-femmes-hommes.gouv.fr/publications/droits-des-femmes/egalite-entre-les-femmes-et-les-hommes/vers-legalite-reelle-entre-les-femmes-et-les-hommes-chiffres-cles-edition-2018/>

Voir aussi : INSEE de 2017 « Femmes et hommes, l'égalité en questions :

<https://www.insee.fr/fr/statistiques/2586548>

(2) Part consacrée à la retransmission du sport féminin à la télévision : entre 16 et 20 % selon le document « Chiffres 2018 » cité plus haut

BIEN DANS MON CORPS, BIEN DANS MON SPORT

INÉGALITÉS
FILLES / GARÇONS,
STÉRÉOTYPES
DE GENRES



LES PRINCES CAMILLE HAMET

FRANCE / 21' / 2023

↳ DE QUOI PARLE LE FILM ?

Sacha, une jeune fille passionnée d'aviron, vient faire un remplacement dans une équipe d'aviron en tant que barreuse, en vue d'une qualification pour des championnats. Elle est la seule fille de l'équipe.

↳ QUEL EST L'AXE CHOISI PAR LA RÉALISATRICE POUR ABORDER LE SUJET ?

L'enjeu du film consiste à savoir si Sacha sera intégrée, en tant que fille dans une équipe de garçons, et ce dans un sport historiquement masculin. Le film adopte la plupart du temps le point de vue de l'héroïne. L'intrigue débute le jour de son arrivée : on découvre avec elle ses coéquipiers, les nouveaux lieux, les installations du club d'aviron et les us et coutumes des entraînements.

↳ POURQUOI CE CHOIX DE MISE EN SCÈNE EST-IL INTÉRESSANT ?

Partir de la subjectivité de Sacha permet de mettre en scène le motif principal du film : l'exclusion, la séparation, avec d'un côté Sacha, une fille assez frêle et timide, nouvellement arrivée, et de l'autre, l'équipe d'aviron exclusivement composée de garçons, tous forts et musclés,

et surtout peu enclins à accueillir une fille parmi eux. La réalisatrice construit le suspense jusqu'au bout, en émaillant le parcours de Sacha de plusieurs petites victoires, qui laissent penser qu'elle pourra trouver sa place. Jusqu'à ce que la scène finale vienne entériner le fait que, quoiqu'elle fasse, et bien que la qualification en championnat lui soit possiblement imputable, l'équipe n'est pas prête à lui faire une place.

↳ OÙ SE PASSE LE FILM, QUI SONT LES PERSONNAGES ?

Le film se passe principalement dans le club d'aviron et les environs. Quelques scènes sont tournées dans la maison de Sacha, ce qui permet de nous présenter sa famille – sa mère, sa sœur. Le personnage principal est Sacha, une jeune fille à l'allure frêle mais animée par une passion et une détermination à toute épreuve, que sa famille semble avoir du mal à comprendre. Tandis que sa mère lui demande d'un ton peu compréhensif « T'es sûre qu'il y aura des recruteurs à ton machin des rois ? », sa sœur semble ne porter un intérêt à l'aviron que pour y trouver des mecs. Sacha, elle, n'a d'yeux que pour l'aviron : « Je veux pas de mecs, moi, je veux barrer en équipe de France ». Elle entend se donner les moyens pour atteindre son but : faire attention à son alimentation, améliorer sa technique et utiliser les outils qu'elle maîtrise quand elle est à la barre.

Les autres personnages du film sont les garçons de l'équipe, mais ils sont peu filmés dans leur individualité. Cela renforce l'impression que Sacha est seule face à un groupe, un corps dont elle est et restera exclue. On rencontre également l'entraîneur, chargé de l'accueil de Sacha et de la visite des locaux le premier jour.

→ COMMENT CELA EST-IL FILMÉ ?

On retrouve tout au long du film le motif de l'exclusion par plusieurs biais : le sujet des scènes, les dialogues et le choix des plans.

→ LES SCÈNES

Plusieurs scènes thématisent directement le sujet de l'exclusion. Lors de la visite des locaux, l'entraîneur insiste sur le fait que la pratique de l'aviron était un privilège royal, réservé aux hommes : « Les filles ont été acceptées uniquement 20 ans plus tard, en 1932, et elles n'avaient même pas le droit de ramer en même temps que les garçons. Alors imagine traîner au club house pour les filles... ». On pense tout d'abord que ces restrictions ont été levées, mais il s'avère assez vite que non puisque Sacha manque de se faire refuser une consommation au club house, n'ayant pas la carte du club. La serveuse la nomme « Mademoiselle », appellation aujourd'hui désuète qui marque un mépris sexiste.

Cette mise à l'écart se répète tout au long du film : lorsque l'entraîneur présente Sacha à l'équipe, il la présente comme une remplaçante de dernière minute « on n'a pas trop le choix avec les championnats qui approchent », et ce, seulement le temps que le barreur en titre soit guéri. Sacha a du mal à se faire respecter pendant les entraînements. Elle n'est pas invitée à la soirée au coin du feu. À la fin de la compétition, les garçons font la fête sans elle, ils congratulent le barreur absent alors que la victoire est imputable à Sacha.

→ LES PLANS

On retrouve également le motif du cloisonnement dans les choix de plans, renforcé par le choix d'adopter le point de vue de Sacha. Elle observe ainsi les garçons de l'équipe au club house, derrière une paroi vitrée. La rivière est filmée comme une ligne de démarcation : quand Sacha se rend compte que les garçons l'ont exclue de leur soirée au coin du feu, elle les observe depuis l'autre rive. Sacha est systématiquement filmée seule face au reste de l'équipe, jamais comme un membre à part entière. Tous ces plans symbolisent d'une certaine manière « le plafond de verre », un concept qui désigne à l'origine la discrimination qui empêche les femmes d'accéder aux postes de responsabilité lors de leur carrière.

→ POURQUOI CE TITRE ?

Les Princes fait référence au championnat pour lequel l'équipe se prépare, le Trophée des Princes. Mais bien sûr ce titre résume le propos du film : l'équipe d'aviron dans laquelle Sacha essaie de rentrer représente un groupe fermé, doté de privilèges, dans lequel on ne peut pas rentrer. Par définition le privilège est héréditaire, il se transmet et n'est pas lié à une compétence en particulier, ce dont Sacha fait l'amère expérience.

Les rameurs sont filmés à plusieurs reprises comme des êtres à part. La première scène du film est composée de plusieurs gros plans sur des parties de corps d'un des rameurs dans son bateau. La scène du tank à ramer, presque irréelle, montre les rameurs et rameuses au ralenti, le regard fixe, inatteignables. Bien sûr cela traduit le regard de Sacha qui voue une admiration sans réserve à la discipline, admiration qui tourne à l'obsession. Elle se perd dans la contemplation des coupes exposées en vitrine et des photos de l'équipe. Elle voudrait tant être l'une d'eux. Mais c'est aussi une manière de placer visuellement les rameurs comme une catégorie de personnes au-dessus, ce qui dépasse le seul regard de Sacha et pose la question de la capacité des rameurs et du monde de l'aviron à s'ouvrir vers l'extérieur.

Plusieurs lieux apparaissent comme des lieux interdits et réservés à un cercle restreint de personnes. Les vestiaires des garçons sont quasiment filmés comme un sanctuaire, où Sacha se glisse pour observer en secret les objets qui appartiennent aux membres de l'équipe, comme des reliques.

Le prince est enfin celui qui détient le pouvoir. Il y a ainsi plusieurs plans en contre-plongée, Sacha étant de plus petite taille que ses coéquipiers, ce qui renforce une impression générale de domination. Le titre *Les Princes* apparaît en grandes lettres jaunes au générique de début, coïncidant avec le bruit des rames qui pénètrent l'eau. Cela contraste avec les musiques intimistes que l'on peut entendre quand Sacha est seule, soulignant le fait qu'elle éprouve des difficultés à trouver sa place.

→ QUELLE MORALE PEUT-ON TIRER DU FILM ?

Toute la question que pose le film est : entre 1932 et 2023, 90 ans se sont écoulés, est-ce que quelque chose a changé pour la position des femmes ? Sont-elles reconnues dans la société pour leurs capacités ? Ont-elles les mêmes droits que les hommes ?

→ COMMENT REGARDER LE FILM AVEC DES JEUNES ?

On pourra questionner les jeunes sportifs sur leur propre expérience ; ont-ils ou ont-elles vécu des situations d'exclusion de manière générale et plus particulièrement dans le monde du sport ? Ont-ils ou ont-elles le sentiment qu'il reste plus difficile pour les femmes de faire ses preuves, ou au contraire le fait de faire partie d'une équipe favorise-t-il à terme le fait d'être accepté-e ?

BIEN DANS MON CORPS, BIEN DANS MON SPORT

HOMOPHOBIE,
DISCRIMINATIONS
LGBTQIA+



CE N'EST PAS UN FILM DE COW-BOYS

BENJAMIN PARENT

FRANCE / 12' / 2012

↘ DE QUOI PARLE LE FILM ?

Ce n'est pas un film de cow-boys met en scène 4 jeunes collégiens qui se questionnent sur l'homosexualité, et plus généralement, leur rapport aux normes.

↘ QUEL EST L'AXE CHOISI PAR LE RÉALISATEUR POUR ABORDER LE SUJET ?

Le propos de départ du film est le suivant : le film *Le Secret de Brokeback Mountain* d'Ang Lee est passé la veille à la télévision et les jeunes en parlent le lendemain, pendant la récréation, dans les toilettes du collège. *Le Secret de Brokeback Mountain* est un western moderne et raconte une histoire d'amour entre deux hommes, deux cow-boys.

Le film de Benjamin Parent est construit de manière parfaitement symétrique. Par un montage alterné systématique, le film procède à des allers-retours entre les garçons et les filles.

↘ POURQUOI CE CHOIX DE MISE EN SCÈNE EST-IL INTÉRESSANT ?

Cette manière de filmer permet au réalisateur de montrer les différences de réaction de chaque duo par rapport au film et aux sujets qui y sont abordés : l'homosexualité, la vie de famille, les normes sociétales... On voit aussi comment Vincent / Moussa et Jessica / Nadia vivent différemment leur amitié.

↘ OÙ SE PASSE LE FILM, QUI SONT LES PERSONNAGES ?

Le film se passe dans les WC du collège, côté garçons, et côté fille. Il met en scène deux duos : **deux garçons, deux filles.**

Chaque personnage est très différent et va permettre un panel d'identification très large pour les spectateur-ices.

WC garçons	WC filles
<p>Vincent</p> <p>Grand adolescent aux allures assurées, jouant la virilité. Il a été bouleversé par le film <i>Le Secret de Brokeback Mountain</i> et a besoin d'en parler.</p>	<p>Nadia</p> <p>Adolescente assez mûre, dont le père est homosexuel.</p>
<p>Moussa</p> <p>Petit, premier de la classe. Il n'a pas vu le film parce qu'il n'a pas la télé. Il écoute Vincent d'une oreille attentive.</p>	<p>Jessica</p> <p>Copine girly extravertie et maladroite. Elle a adoré le film <i>Le Secret de Brokeback Mountain</i> et pense que son amie Nadia peut lui fournir des explications.</p>

Différences	
<p>Les garçons ont du mal à parler, Vincent est coincé dans ses étiquettes et les stéréotypes auxquels il croit devoir se conformer. Ils restent dans une attitude retenue et codifiée.</p>	<p>Les filles ont une parole plus libre, plus fluide, leur relation est plus fluide également. Elles se prennent dans les bras, sont complices, se prêtent un tampon hygiénique.</p>

Points communs
<p>Chacun et chacune utilise le récit qui est fait du film pour se poser des questions sur soi, son identité, son rapport à la norme.</p>

→ COMMENT CELA EST-IL FILMÉ ?

Il faut imaginer un film de cinéma comme un jeu de construction, dont toutes les briques, choisies une par une, contribuent à délivrer des émotions et des intentions précises au spectateur. Les différents éléments à prendre en compte sont : le montage, les échelles de plan, le son, la couleur, la mise en scène, le jeu d'acteur, les dialogues.

Nous avons déjà parlé du montage alterné qui permet d'exposer les différentes réactions des personnages. D'autres éléments, comme le son, le décor, les accessoires, certains choix de plans sont très caractéristiques dans *Ce n'est pas un film de cow-boys*. En effet, le réalisateur a voulu construire une ambiance de western, en référence bien sûr au film *Le Secret de Brokeback Mountain*, mais, surtout, afin de comparer l'univers violent du collège à celui du western. Voici les différents éléments qui permettent de mettre en place la comparaison avec l'univers violent du western :

→ LE DÉCOR

Les WC sont filmés comme un saloon, avec des portes battantes. C'est à la fois un lieu hors du danger de la cour, où les protagonistes peuvent se confier, et un lieu où le danger peut faire irruption à tout moment. Dans le film, il y a des allers-retours constants, par des jeux de regard des personnages, pour installer une tension face au danger latent.

→ LE SON

Le bruit des portes de WC grincent comme les portes battantes d'un saloon. Les baskets font un bruit d'éperons, les pas lourds et menaçants. L'arrière-plan sonore est fait du brouhaha de la cour de récréation, mais on entend aussi le bruit du vent, le bruit d'un train. Cela permet de garder toujours présente la menace d'un danger extérieur.

→ LES PLANS

Le gros plan sur le sac et les chaussures de Vincent au début du film permet d'installer une tension, comme avant les scènes de duel ou de bagarre dans les westerns. On voit ce plan du point de vue de Moussa qui est seul dans les toilettes. Il a sans doute peur de se faire harceler et surveillé qui entre dans les WC. Ce sentiment de danger est renforcé par l'éclairage et le choix de la focale, qui laissent le personnage de Vincent dans le flou à son arrivée.

→ LES DIALOGUES

On retrouve la rudesse du western dans le langage cru utilisé par les jeunes. Si l'écriture des dialogues s'emploie à respecter le langage réel des jeunes – le réalisateur a impliqué ses acteurs pour cela – ce n'est pas la même chose de l'entendre à l'écran, et cet aspect du film peut provoquer des réactions. Le réalisateur évite cependant d'aller jusqu'à choquer et utilise le subterfuge du sèche-main qui masque pour l'oreille les descriptions les plus crues, provoquant en même temps un effet comique.

→ POURQUOI CE TITRE ?

Il y a de nombreuses réponses possibles sur la question du choix du titre, et nous suggérons de la poser directement aux jeunes. Néanmoins, une première raison à ce titre est, comme évoqué plus haut, que le western est considéré par le réalisateur comme une allégorie de la violence du monde : le collège, c'est le western.

Une deuxième raison pour le titre est la question des étiquettes, de la norme. *Ce n'est pas un film de cow boys* montre en effet deux personnages enfermés dans leurs représentations, dans leurs codes. Ils sont mis en difficulté par ce qu'ils considèrent comme hors norme.

On a Vincent d'un côté, tentant de qualifier *Le Secret de Brokeback Mountain* : « C'est pas un western ... y'a des cow boys, et tout... mais c'est un truc nouveau... ». Il y a une chose inexplicable pour Vincent, c'est la relation passionnelle entre deux hommes qui, selon les codes en vigueur, devraient être des durs à cuire. Raconter le film à Moussa lui permet de s'expliquer peu à peu tout cela, et surtout de se rassurer sur ses propres émotions. Lui-même respecte les étiquettes, viriles, en vigueur au collège, alors comment pourrait-il avoir été ému par ce film ?

Il y a Jessica de l'autre côté, qui, derrière son apparente ouverture d'esprit « Ah ouais carrément, d'ailleurs si t'as d'autres films avec des pédés, tu fais tourner parce que celui d'hier, magnifique ! », questionne son amie avec une curiosité maladroite et étriquée sur les pratiques sexuelles de son père, homosexuel. Après un long échange par lequel Nadia tente de persuader Jessica que son père est normal, n'a ni tatouages, ni piercings et se couche tôt, Jessica conclue : « Bon. OK. Ton père il est normal. Il était avec ta mère et tout. Mais euh... c'est quand qu'il s'est transformé en gay ?

– Mais Jess, mon père, c'est pas un loup-garou, hein... »

↘ QUELLE MORALE PEUT-ON TIRER DU FILM ?

Demandez aux jeunes ce qu'ils/elles pensent de la trajectoire des personnages ; à leur avis, est-ce qu'ils/elles sont plus ouvert-es, plus tolérants, après cet épisode de confessions intimes dans les toilettes ? Est-ce qu'ils/elles ont changé ou sont-ils/elles resté-es les mêmes ?

→ LA TRANSMISSION ENTRE PAIRS

Au-delà du simple récit d'un film vu la veille, on voit que c'est la question de la transmission entre pairs qui se joue dans le film, sur toutes les questions qui préoccupent les adolescent-es : l'identité, la sexualité, la normalité. Discuter, c'est apprendre, c'est se situer par rapport aux autres.

→ LA NORMALITÉ

Au collège, la norme fait loi. Il faut être normal, pareil que tout le monde, tout du moins en apparence. Alors, comment se comportent les quatre adolescents, alors que chacun d'entre eux a une raison de se sentir différent ?

> Moussa est discriminé par sa taille et sa couleur de peau. On le comprend quand un ado costaud le bouscule dans les toilettes et crache ostensiblement à côté de lui. Pourtant, à la fin, il ne s'empêche pas de traiter Jessica de « sale grosse ».

> Vincent a trouvé une oreille attentive en la personne de Moussa. À la fin, il le traite en ami, d'une tape sur l'épaule et d'une accolade. Pourtant il s'est bien gardé de défendre son ami quand l'intrus l'a bousculé dans les WC.

> Jessica, voyant Vincent et Moussa sortir des WC, s'écrie « Hé mate y'a des homos ! ».

Nadia rabroue Jessica pour la énième fois, usant de pédagogie pour que son amie se débarrasse de ses clichés sur l'homosexualité. Jessica se justifie, pensant que son effort sur le vocabulaire est suffisant pour prouver sa tolérance : « Quoi, j'ai pas dit pédé ! ».

Ces dialogues concluent le film de manière certes comique mais soulignent que certains personnages continuent de coller à l'étiquette imposée une fois de retour dans la jungle. S'ils ont évolué en leur for intérieur, ils continuent de le cacher.

Questionnez les jeunes sur ce qu'ils/elles pensent des réactions et des évolutions de chaque personnage.

↘ COMMENT REGARDER LE FILM AVEC DES JEUNES ?

Il y a un paradoxe dans le fait de regarder *Ce n'est pas un film de cow-boys* avec un groupe de jeunes. C'est en effet un film où la parole se dénoue parce qu'on est dans un lieu intime, séparé du monde. En projection publique, comment recréer cet espace de parole sans mettre les jeunes en difficulté ? Les adolescent-es se posent parfois des questions très concrètes. Il faut leur conseiller de rechercher l'information auprès de sources de confiance. Dans le cas de Jessica et Nadia, on en a l'illustration puisque Jessica cherche l'information auprès de quelqu'un qu'elle considère comme expert, plutôt que sur un site pornographique par exemple. Si vous souhaitez préserver des modes d'échanges plus personnels avec les jeunes, évitez les débats en grand groupe et donnez-leur la possibilité de poser des questions par écrit sans s'exposer à tout le monde.

Kit LGBT Phobie

http://www.lapelliculeensorcelee.org/media/fiche_pedagogique_ce_n%27est_pas_un_film_de_cow-boys.pdf

UFFEj Bretagne

<https://uffejbretagne.net/outils-et-ressources/dossiers-pedagogiques/>

BIEN DANS MON CORPS, BIEN DANS MON SPORT

HOMOPHOBIE,
DISCRIMINATIONS
LGBTQIA+



JEAN EST TOMBÉ AMOUREUX

ROMAIN PHAM ROELLET

FRANCE / 20' / 2022

↘ DE QUOI PARLE LE FILM ?

Le film parle de l'acceptation de l'homosexualité masculine au sein d'un club de rugby. Plus largement, le sujet est aussi celui de la solitude d'une personne qui se sent stigmatisée pour sa différence, de la difficulté de s'affirmer face à la position dominante. Le corollaire est aussi le harcèlement : quand les moqueries s'installent, tout le monde suit le mouvement, peu de garçons interviennent pour freiner les comportements non acceptables.

Le film a été soutenu par la fondation FIER, Fondation inclusion pour un environnement respectueux.

↘ QUEL EST L'AXE CHOISI PAR LE RÉALISATEUR POUR ABORDER LE SUJET ?

Le film suit le point de vue d'un personnage, Jean. C'est un joueur de rugby talentueux dans un club local, à qui son équipe doit la victoire en championnat. Lors d'un match, Jean tombe amoureux d'un joueur de l'équipe adverse, mais il souhaite que cela reste caché car il craint l'incompréhension et la stigmatisation par ses coéquipiers. Le fil narratif du film consiste à suivre, à partir du point de bascule (Jean tombe amoureux) la trajectoire du personnage, que l'on pourrait résumer par cette phrase d'un dialogue entre Jean et Ayoub : « Tu sais, j'aimerais bien être comme toi, m'assumer, m'en battre les couilles. ».

↘ POURQUOI CE CHOIX DE MISE EN SCÈNE EST-IL INTÉRESSANT ?

Suivre le point de vue de Jean place le spectateur dans son intériorité. Ainsi, nous suivons son cheminement, de l'acceptation de soi à l'affirmation vers l'extérieur. Ce point de vue est nécessaire pour créer une relation empathique au personnage, et faire ainsi ressentir au spectateur le même tiraillement, la même oppression face au groupe. C'est un choix pédagogique, qui montre la volonté du réalisateur de sensibiliser le plus grand nombre à la lutte contre l'homophobie. La trajectoire intérieure de Jean est matérialisée par les cartons qui rythment le film (7^e semaine du tournoi...).

↘ OÙ SE PASSE LE FILM, QUI SONT LES PERSONNAGES ?

Le film se passe au sein d'un club de rugby. Le personnage principal est **Jean**, un joueur prometteur. À l'issue du premier match, quelqu'un l'interpelle : « Hé, Jean, avec des matches comme ça c'est l'équipe de France dans deux ans. ». Jean est écartelé entre deux mondes ; il accepte en même temps un premier rendez-vous avec Ayoub, le joueur dont il est tombé amoureux, et un entraînement avec son équipe. Il semble ne pas pouvoir décider lui-même de son emploi du temps, ni même de ses sentiments. Greg, un coéquipier particulièrement agressif, surprend l'échange de regards entre Jean et Ayoub et le

reprend d'un air soupçonneux : « Hé, pourquoi tu souris, tu viens de te faire éliminer, guignol. ».

Ayoub est le joueur de l'équipe adverse dont Jean tombe amoureux. Il plaque Jean et l'aide à se relever, puis est filmé en plan rapproché à l'issue du match, le sourire aux lèvres. On comprend donc dès l'introduction qu'une relation va se nouer entre Ayoub et Jean. À la buvette, Ayoub est prévenant envers Jean, insiste auprès de lui pour qu'il lui fasse découvrir la région. Un mystère entoure ce personnage : « Je viens d'arriver, je n'ai pas eu le choix. ». On supposera par la suite qu'il a pu être victime de harcèlement dans son ancienne ville, du fait de son homosexualité et/ou de ses origines.

Greg est un personnage secondaire qui joue un rôle clef dans le film, puisqu'il rassemble un certain nombre de travers que le réalisateur entend dénoncer. Dans les vestiaires après le match il harangue Jean de manière ouvertement raciste et homophobe : « Hé, Jean, tu t'es fait mater tout à l'heure ! / Qui ? / L'Arabe, là, fais gaffe, il est prêt pédé ! ». Il parle également de manière condescendante à Régine, une bénévoles à la buvette, qui le remet à sa place « Je ne suis pas à ton service. ». Il objective les femmes, proposant à ses coéquipiers de montrer une photo de « la tête ou le cul de (sa) meuf. ».

→ COMMENT CELA EST-IL FILMÉ ?

→ LES DÉCORS

L'action se concentre autour du club de rugby, sur le terrain mais surtout dans les vestiaires, qui créent de fait une ambiance fermée et étouffante – et matérialisent l'oppression dont Jean est victime. Une scène a lieu dans le parc à l'extérieur ; le fait qu'il y ait peu de décors différents recentre l'action autour du rugby et son microcosme.

La scène inaugurale illustre le caractère rude et viril du rugby. Une mêlée est filmée en contre-plongée, mettant le spectateur littéralement à la place du ballon. La suite du match est filmée en caméra portée, très près des corps. Les sons des contacts entre les joueurs sont forts, on est au milieu des cris, des encouragements. Dans le vestiaire, les spectateur-ices sont au milieu des joueurs qui se congratulent bruyamment, se prennent à bras les corps.

→ LA MISE EN SCÈNE

Une vie sous surveillance

À plusieurs reprises, le réalisateur met en scène le caractère intrusif des coéquipiers de Jean. À la buvette, alors que Jean et Ayoub discutent et échangent à distance respectueuse, les coéquipiers s'approchent du stand, interrompent la discussion, l'un d'eux tape sur l'épaule de Jean, qui le met discrètement à distance. Dans le plan suivant, alors qu'on suit Jean sortant des vestiaires de dos, un camarade surgit par surprise et lui ébouriffe la tête. Certes, les sports collectifs et notamment le rugby créent sans doute une cohésion, une proximité physique, mais ici cette proximité est filmée telle qu'elle donne l'impression que Jean n'est plus maître de son propre corps, de sa propre vie. Ne souhaitant pas accepter ou rendre son homosexualité publique, Jean est sur le qui-vive. La présence des autres se transforme en surveillance permanente. Quand Jean et Ayoub s'embrassent dans le parc, ils sont filmés en gros plan. Greg les surprend, interpelle Jean hors-champ. Cela crée un effet de surprise tant pour le spectateur que Jean qui se voit pris sur le fait et tente de négocier le silence de Greg. Plus tard, dans le vestiaire, il surveille du coin de l'œil l'arrivée de Greg, craignant que celui-ci ne le trahisse. Dans le parc, Greg lui demande des comptes : « T'es pédé ? Mais ça fait combien de temps ? ». Jean répond « Je peux te faire confiance ? Tu ne vas pas le dire aux autres ? ». Il semble considérer l'homosexualité comme une maladie, perpétuant ainsi une triste croyance (1). Greg et le reste de l'équipe considèrent l'homosexualité comme une tare. Après une phase de refus et d'exclusion, ils finissent par tolérer l'homosexualité de Jean mais lui demandent de le cacher, continuant à exercer une volonté d'emprise sur lui « Avec les potos on a réfléchi et on a décidé de laisser passer tout ça pour

avancer ensemble, ok ? Par contre ben... faut que tu fasses gaffe. En public, devant les gens, sois discret... ».

Seul contre tous

Le film propose plusieurs plans qui plongent les spectateur-ices au plus près des mêlées, de la cohésion d'équipe, pendant les matches et dans les vestiaires. À partir du moment où Greg raconte avoir vu Jean et Ayoub s'embrasser dans le parc, Jean est filmé seul contre tous les autres. On assiste véritablement à une scène d'outing (2), pendant laquelle il est filmé encerclé, bousculé, mis à terre. L'un des joueurs finit même par le filmer : « Regardez les gars, notre vedette, Jean est homo ! ». La scène culmine en bagarre, Jean termine à terre, seul à nouveau, sans personne pour l'aider à se relever. De manière symbolique, le film se termine en bagarre générale. Jean s'extirpe de la mêlée et la scène est alors filmée en champ / contre-champ : Jean et Ayoub regardent les autres se battre, de loin, l'air consterné. Le film se termine sur un plan rapproché de Jean seul, mais soulagé cette fois, car il a pris la décision de s'accepter et vivre sa vie comme il l'entend, sans se cacher.

→ POURQUOI CE TITRE ?

Le titre rappelle ceux d'albums pour enfants, qui problématifient les situations auxquelles les enfants doivent faire face (« Max a une amoureuse », « Lili se trouve moche »...). On sait donc d'emblée que le film va décrire cet événement et la façon dont Jean va vivre la situation. Si le titre paraît anodin, le réalisateur aborde dans son film de nombreuses problématiques de société, parfois très violentes : homophobie, racisme, violence envers les femmes.

→ QUELLE MORALE PEUT-ON TIRER DU FILM ?

Le film met en scène un grand nombre de clichés sur le sport et ses codes virilistes. Le réalisateur, Romain Pham Rollet, s'est inspiré de la réalité d'un gros club de rugby dans sa ville natale, au sein duquel il constatait un rejet fréquent de l'homosexualité. Pour faire son film, il a recueilli d'autres témoignages, avec l'aide de la Fédération de rugby, qui concordaient souvent avec la réalité qu'il avait observée. De nombreuses anecdotes sont véridiques, ainsi que des répliques. Les joueurs du club ont accepté de tourner dans le film avec leurs propres maillots, sur leur terrain, dépassant ainsi leurs propres blocages. Suite au film, ils ont accepté d'aborder le sujet entre eux pour faire évoluer les mentalités.

→ COMMENT REGARDER LE FILM AVEC DES JEUNES ?

Le film comporte de nombreux dialogues avec des expressions très marquées dans un registre sexuel, sexiste et homophobe. Il serait intéressant de relever ce lexique avec les jeunes et échanger sur leurs propres pratiques. Quels mots les jeunes utilisent-ils/elles au quotidien ? Que révèle ce vocabulaire de leurs propres contradictions sur certains sujets de société et tabous ?

(1) 1970 : quand l'homosexualité était un symptôme psychiatrique | INA <https://www.ina.fr/ina-eclair-actu/1970-quand-l-homosexualite-etait-un-symptome-psychiatrique>

(2) Outing : « Action de dévoiler l'orientation sexuelle ou l'identité de genre d'une personne LGBTI sans son accord. Il s'agit d'une atteinte à la vie privée. Pour la personne "outée", c'est un acte d'une grande violence, qui peut l'exposer, la fragiliser ou la mettre en danger. »
Outing | SOS homophobie ([sos-homophobie.org](https://www.sos-homophobie.org))
<https://www.sos-homophobie.org/informer/definitions/outing>

BIEN DANS MON CORPS, BIEN DANS MON SPORT

HOMOPHOBIE,
DISCRIMINATIONS
LGBTQIA+



SKIP AND THE RYTHM RANGERS

OLIVIER S. GARCIA

PAYS BAS / 15' / 2019

➤ DE QUOI PARLE LE FILM ?

Skip and The Rythm Rangers est un film documentaire qui suit le parcours d'un adolescent néerlandais de 14 ans, nommé Skip. Il fait partie d'un groupe de danse, composé exclusivement de garçons, les Rhythm Rangers. Le film s'ouvre sur une scène où on le voit danser avec son groupe, lors d'une compétition dans l'émission TV *Shall We Dance?*. La problématique principale du film n'est pas la danse en tant que telle, mais l'image de la danse et les stéréotypes de genre qui y sont liés, comme l'annonce Skip en ouverture du film : « Beaucoup voient la danse comme un truc de filles mais c'est des conneries. On veut montrer que les garçons aussi peuvent danser. ».

➤ QUEL EST L'AXE CHOISI PAR LE RÉALISATEUR POUR ABORDER LE SUJET ?

Le genre documentaire n'implique pas forcément ni une chronologie linéaire, ni une représentation exhaustive, voire objective, de la réalité. Ici, le réalisateur a suivi Skip dans son quotidien pendant plusieurs mois, puis il a construit un récit en alternant différentes scènes, entre les trajets vers la salle de danse, les répétitions, les moments entre copains. Le son des entretiens que le réalisateur a menés avec Skip, dans lesquels il s'exprime sur la danse, sont synchronisés sur ces différentes images de sa vie d'adolescent. Le nœud du film – le vrai sujet qui préoccupe Skip – est découvert par bribes. On comprend peu à peu que Skip est victime de harcèlement parce qu'il prend des

cours de ballet. Il subit des insultes homophobes liées à sa pratique de la danse. Le réalisateur fait un choix particulier et construit son film sous forme de flashback. La première scène de show télévisé est donc l'aboutissement de son parcours, tandis que le reste du film montre ce qui s'est passé avant.

➤ POURQUOI CE CHOIX DE MISE EN SCÈNE EST-IL INTÉRESSANT ?

Olivier S. Garcia, le réalisateur, explique avoir voulu faire un film sur la danse et sur la peur du regard de l'autre quand on est un garçon. L'image qui s'est imprégnée en lui quand il l'a rencontré a été celle de Skip transportant ses chaussons de ballets sur son skate. Skip lui a tout de suite raconté qu'il se faisait harceler mais qu'il voulait malgré cela continuer à pratiquer le ballet.

La construction non linéaire du film, qui prend une forme de collage de différents moments de la vie de Skip, porte la volonté du réalisateur de nous montrer la réussite de son personnage malgré tous les obstacles qu'il rencontre. Les obstacles, c'est le regard des autres, les préjugés sur la danse, les insultes homophobes, le harcèlement. Tout cela l'atteint et lui rend plus difficile l'exécution de la chorégraphie que l'on attend de lui pour la représentation publique lors du show télévisé. Il s'agit d'une chorégraphie basée sur des danses identitaires liées à l'origine aux milieux gays et transsexuels américains des années 1970, le voguing et la waacking. Cela le ramène à une image qu'il refuse, et lui rappelle les insultes et préjugés homophobes véhiculés par ses

harceleurs.

Le film se situe dans ce compte à rebours, ce laps de temps qu'il reste à Skip pour s'entraîner grâce à une amie et dépasser la peur du regard des autres. Comme le film est un flashback et que l'on sait d'emblée que Skip est parvenu à exécuter la chorégraphie de voguing et waacking en public, cela fait de Skip un héros positif, qui parvient à atteindre son but malgré l'adversité.

↘ OÙ SE PASSE LE FILM, QUI SONT LES PERSONNAGES ?

Le personnage principal est **Skip**. Le film se passe principalement dans la rue, les salles de répétition ou les vestiaires. Les parents de Skip ou son domicile ne sont jamais filmés. Le réalisateur choisit plutôt de se concentrer sur les éléments structurants à ce moment de la vie de Skip, les personnes ressources qui vont l'aider à atteindre son but : ses potes, ses passions, le sentiment d'appartenance à un groupe, matérialisé par l'utilisation de photographies d'archives.

Les autres personnages sont **ses amis** du groupe des Rhythm Rangers, ainsi qu'une amie qui l'aide à répéter la chorégraphie et dont la présence est déterminante même si elle n'est pas interviewée dans le film.

↘ COMMENT CELA EST-IL FILMÉ ?

Le film imbrique les deux aspects principaux de la vie Skip, entre son quotidien d'adolescent d'un côté et les difficultés qu'il rencontre de l'autre. Le défi pour le réalisateur est de rendre visible ce qui est de l'ordre de l'intime. Pour cela, il utilise différents éléments comme les photos d'archives, les scènes de trajets à vélo entre potes, les confidences en voix off de Skip, la symbolique des lieux qu'il visite.

→ LA VULNÉRABILITÉ ET LA LUTTE CONTRE LES PRÉJUGÉS

De nombreuses scènes et extraits d'interviews montrent Skip en souffrance et en lutte face aux clichés et au harcèlement :

« On s'en fout de se faire charrier... mais bon c'est... le sentiment... on entend tout le temps... et ça craint, tu sais ? C'est chiant quand ça arrive trop souvent. Ça dépend des jours. À un moment on m'a rien dit pendant deux mois. Et puis pendant une semaine on m'insultait genre soixante fois par jour. C'était vraiment bizarre ». On assiste à une scène où Skip est dans un groupe de parole, pendant laquelle il craque et pleure en évoquant les moqueries qu'il subit. L'intime fait irruption dans le film avec les moyens de la fiction : des voix chuchotant des insultes homophobes sont synchronisées sur un plan de Skip, seul, dans son endroit refuge (le pont).

Skip se débat face au regard des autres ; il est souvent montré devant le miroir de la salle de danse, bien sûr parce que c'est un outil de travail mais aussi parce le miroir, c'est tout le sujet du film, entre regard sur soi et regard des autres.

→ L'ACCEPTATION DE SOI ET LA RÉUSSITE

De l'autre côté, de nombreux moments heureux sont montrés à l'écran, entrecoupés de phrases positives : « C'est toujours cool ici. On est meilleurs potes depuis le premier jour. / C'est vraiment cool de participer à des compétitions de danse. J'avais l'impression d'être une star. ».

Une des scènes d'ouverture le montre marchant sur un pont, au ralenti et regard tourné vers la caméra. Cette scène représente une allégorie de son cheminement, du parcours qu'il effectue vers l'acceptation de soi.

↘ POURQUOI CE TITRE ?

Le titre, *Skip and the Rhythm Rangers* ainsi que la police choisie pour son écriture évoquent l'idée d'une belle histoire qui va nous être contée, une histoire avec une fin heureuse... Le traitement des photos utilisées dans le film, comme s'il s'agissait de tirages argentiques tout droit sortis des années 1980, fait peut-être écho au fait que le réalisateur a souhaité se remémorer sa propre jeunesse et les questions qu'il s'est posées à l'adolescence. Porteur de ce sujet intime, il a cherché les personnages correspondant à son propos dans l'époque contemporaine, et en a fait une histoire universelle, porteuse d'espoir.

↘ QUELLE MORALE PEUT-ON TIRER DU FILM ?

La conclusion du film combine les deux éléments les plus importants dans la vie de Skip à ce moment : les potes et la danse. Mais surtout, la voix off de Skip résume l'aboutissement de son parcours : « Être soi-même. Un vrai homme, il ne laisse pas les autres changer qui il est. Ça ne m'atteint plus le harcèlement, que ce soit à cause de mon nom ou parce que j'aime la danse. Et puis, qui s'appelle Skip, sérieux ? Ceux qui font des choses spéciales vont plus loin dans la vie. ».

↘ COMMENT REGARDER LE FILM AVEC DES JEUNES ?

Beaucoup de thèmes sont abordés dans ce film et on peut jouer à les lister avec les jeunes :

- > L'image de soi / la réalisation de soi / l'épanouissement personnel ;
- > La danse / le rapport au corps ;
- > L'importance du groupe / l'appartenance au groupe ;
- > Les stéréotypes de genre ;
- > La vie quotidienne des ados ;
- > Plusieurs styles de danse : le hip-hop, le ballet.

On peut aussi relever le vocabulaire employé et faire réfléchir les jeunes sur des mots ou des expressions parfois très ancrées dans les stéréotypes :

« Pour être un homme, il ne faut pas avoir peur. ». « J'aime quand les garçons dansent comme les filles. ».

Souvent, on a envie de savoir ce que les personnages d'un film sont devenus. Le réalisateur a expliqué qu'à l'époque, Skip a vraiment beaucoup gagné confiance en lui-même grâce au film. Cela lui a donné plus de confiance pour oser être lui-même et se consacrer à sa passion qui est la danse. Il a ensuite fréquenté une école de danse très prometteuse au sein de laquelle il faisait beaucoup de ballet.

↘ POUR ALLER PLUS LOIN

Des questions peuvent se poser sur la perception genrée des danses évoquées dans le film, selon les pays. Voici des ressources pour en explorer l'histoire :

- > « Le "voguing" : de la communauté noire LGBT à Madonna... Histoire d'un mouvement », Marie Mouglin
<https://www.franceinter.fr/culture/le-voguing-de-la-communautaire-noire-lgbt-a-madonna-histoire-d-un-mouvement>
- > Waacking – Arte Tracks
<https://www.youtube.com/watch?v=Vi8YJQJ7vJc>

BIEN DANS MON CORPS, BIEN DANS MON SPORT

HOMOPHOBIE,
DISCRIMINATIONS
LGBTQIA+



RÉCIT DE SOI GÉRALDINE CHARPENTIER

FRANCE / 5' / 2018

↳ DE QUOI PARLE LE FILM ?

Récit de soi est un récit documentaire à la première personne. Lou, le personnage principal, raconte son cheminement quant à son identité de genre. Fille ou garçon, il/elle ne veut pas choisir, et relate la difficulté à s'identifier quand tous les repères existants sont genrés : les vêtements, les pratiques de loisirs... Lou souligne l'effet positif d'internet, qui lui a enfin fourni des possibilités de représentation non binaires et l'a aidé-e à sortir de son sentiment de solitude.

↳ QUEL EST L'AXE CHOISI PAR LA RÉALISATRICE POUR ABORDER LE SUJET ?

On peut noter deux choix majeurs qui rendent le film très singulier :

→ LA TECHNIQUE

Récit de soi est un film d'animation en 2D (à plat) qui utilise de multiples techniques : dessin animé, incrustation d'images ou photographies, peinture sur verre. La bande-son est constituée d'un entretien avec Lou, qui relate son histoire personnelle et s'interroge sur son identité de genre.

→ LA MISE EN SCÈNE

La réalisatrice faisant le choix de ne pas représenter le personnage en train de parler et de ne pas illustrer ses propos de manière littérale. Le récit audio raconte le parcours de Lou au regard de son rapport à l'identité de genre, de l'insouciance de l'enfance à la puberté, jusqu'à aujourd'hui. L'image vient plutôt apporter un contrepoint, parfois ironique, à ce qui est dit en off. Parfois, elle complète les propos pour en illustrer la dimension émotionnelle, parfois elle ajoute un point de vue à portée sociale ou philosophique.

Le personnage évolue sur un fond blanc, et le film joue avec les entrées et sorties du personnage ou d'objets dans le champ. Ainsi, dans la deuxième séquence, Lou décrit son entrée dans la puberté et son désespoir du fait de ne plus pouvoir jouer torse nu. Le personnage, enfant, envoie un ballon hors du cadre et attend qu'il retombe en scrutant le ciel, lui aussi hors-champ. Une ombre se profile mais ce n'est pas le ballon qui retombe, c'est un T-Shirt, qui vient entériner l'assignation de Lou au genre féminin. Toujours sur un mode « cartoon », c'est ensuite une enclume qui lui tombe dessus, soulignant le traumatisme pour elle/lui de l'arrivée des règles et d'un destin qu'il lui semble impossible de maîtriser.

↳ POURQUOI CES CHOIX DE TECHNIQUE ET DE MISE EN SCÈNE SONT-ILS INTÉRESSANTS ?

Le cinéma d'animation amène une mise à distance et une légèreté sur un sujet qui pourrait être plus grave. Les éléments cartoonésques amènent une dimension comique. Ainsi le film dédramatise, sans l'occulter, la question du genre et de l'assignation du genre, et peut permettre de toucher plus facilement les spectateur·ices.

Géraldine Charpentier a choisi un dessin épuré, un personnage stylisé que l'on reconnaît aisément quel que soit son âge (ou son genre !) à sa chevelure noire, ses lunettes, son short rouge. Cela donne une portée universelle au personnage et au propos, qui permet plus facilement l'identification pour les spectateur·ices.

↳ OÙ SE PASSE LE FILM, QUI SONT LES PERSONNAGES ?

Le film évoque certains décors au fil du récit, sans être ancré dans un lieu en particulier. L'animation permet une forme d'abstraction qui rend le propos plus universel.

Le personnage non plus, n'est pas figé, ce qui correspond à un des motifs principaux du film : trouver sa place. À de multiples reprises dans le film le personnage de **Lou** apparaît en plusieurs tailles, en plusieurs fois dans le même plan. Cette multitude de représentations de Lou dans le film, cheveux parfois courts, parfois longs, soulignent cette quête qu'il/elle fait de lui / d'elle-même. Si Lou se pose la question d'effectuer une transition de genre, il/elle ne fait nullement l'apologie d'un camp ou d'un autre, et le film est également loin de toute prise de position revendicative à cet égard. Le propos est bien de montrer une quête, représentée symboliquement par la scène avec des personnages gigognes qui rentrent les uns dans les autres, dans un mouvement d'introspection. La scène illustre en même temps le refus de Lou de s'assigner une identité unique qui resterait figée.

↳ COMMENT CELA EST-IL FILMÉ ?

Une image récurrente dans le film est celle du catalogue : la collection de robes, le catalogue ornithologique, dont les différents éléments défilent sans que Lou puisse trouver une catégorie qui lui convienne. La succession rapide des images, l'utilisation de modèles de robes vintage, l'apposition de catégories d'identités sexuelles (non-binaire, agenre, cisgenre, transgenre, queer) à des espèces d'oiseaux expriment autant l'absurdité de cette volonté de labellisation des êtres humains aux yeux de Lou que son désespoir de ne pas trouver sa place.

Lou parvient à trouver des réponses grâce à internet. On voit ainsi un flux arc-en-ciel, symbole de la communauté LGBT, sortir de son écran, et le fond blanc est remplacé par une mosaïque d'images. Lou nage, son corps flotte, le sourire aux lèvres, heureux·se de trouver enfin des gens comme elle/lui et de sortir de sa solitude.

↳ POURQUOI CE TITRE ?

Le titre *Récit de soi* fait référence à la forme choisie pour le film, qui est construit à partir d'un témoignage audio, par lequel Lou raconte son histoire personnelle. Le format de cette bande-son rappelle les documentaires sonores radiophoniques, et notamment les portraits sonores. Ainsi, littéralement, Lou fait non seulement le récit de sa propre histoire ; mais surtout celui de son cheminement intime.

↳ QUELLE MORALE PEUT-ON TIRER DU FILM ?

→ L'IMPORTANCE DES REPRÉSENTATIONS

Le film se termine par un hommage au film *Tomboy* de Céline Sciamma. Ce long métrage raconte l'histoire de Laure qui profite un été de son arrivée dans un nouveau quartier pour faire croire à tous qu'elle est un garçon.

Lou fait face au personnage de son enfance, celui qu'il/elle s'est inventé – un bonhomme barbu en short rouge, avec une cape de super-héros, et dont il/elle croit devoir faire le deuil. Un bruit de porte hors-champ lui fait tourner la tête, un mouvement de caméra nous amène vers un autre personnage, celui de Laure/Mickaël, le personnage du film *Tomboy*, jouant au foot. Il est représenté non pas comme Lou avec quelques traits noirs, mais à la peinture sur plaques de verre. De ce fait, ses contours sont moins définis, plus mouvants, ce qui exprime pleinement cette recherche d'identité. La dernière scène nous ramène à Lou, pour la première fois du film illustré·e en train de parler, assis·e sur une chaise. Il/elle défend l'importance de films tels que *Tomboy* qui offrent des modèles et représentations possibles à ceux et celles qui en manquent dans leur environnement : « J'ai été soulagé·e de me rendre compte que mon histoire n'était pas unique et qu'elle pouvait être racontée au cinéma ». Une composition à la clarinette accompagne la fin du film, l'arrivée de ces notes amenant une forme d'apaisement. On voit donc comment le fait de pouvoir s'identifier à d'autres, de trouver des modèles, d'intégrer des communautés est important.

→ LE SEXISME

Lou se bat contre le fait qu'on lui assigne un genre. Mais plusieurs situations évoquées par Lou nous parlent aussi, en creux, de sexisme. Se promener torse nu·e, jouer au foot, ces scènes qui se répètent et qui témoignent d'une inégalité de traitement entre filles et garçons permettront d'échanger sur ce que l'on peut faire ou pas en tant que garçon ou fille – en tout cas sur ce qui est admis socialement. Ainsi, Lou constate que « ça change beaucoup ta vie au quotidien au niveau social, en fait, parce qu'être perçu·e comme une fille ou un garçon ça change beaucoup de choses. ». Ce passage est illustré par une multitude de yeux stylisés avec des traits noirs, épais, presque menaçants, accentuant l'oppression qui peut résulter du regard des autres.

↳ COMMENT REGARDER LE FILM AVEC DES JEUNES ?

Le côté neutre de la représentation du personnage facilitera certainement les échanges avec les jeunes. On peut ainsi aborder les différentes thématiques soulevées par le film sans rentrer dans l'intimité des jeunes.

→ LES THÈMES PROPOSÉS SONT :

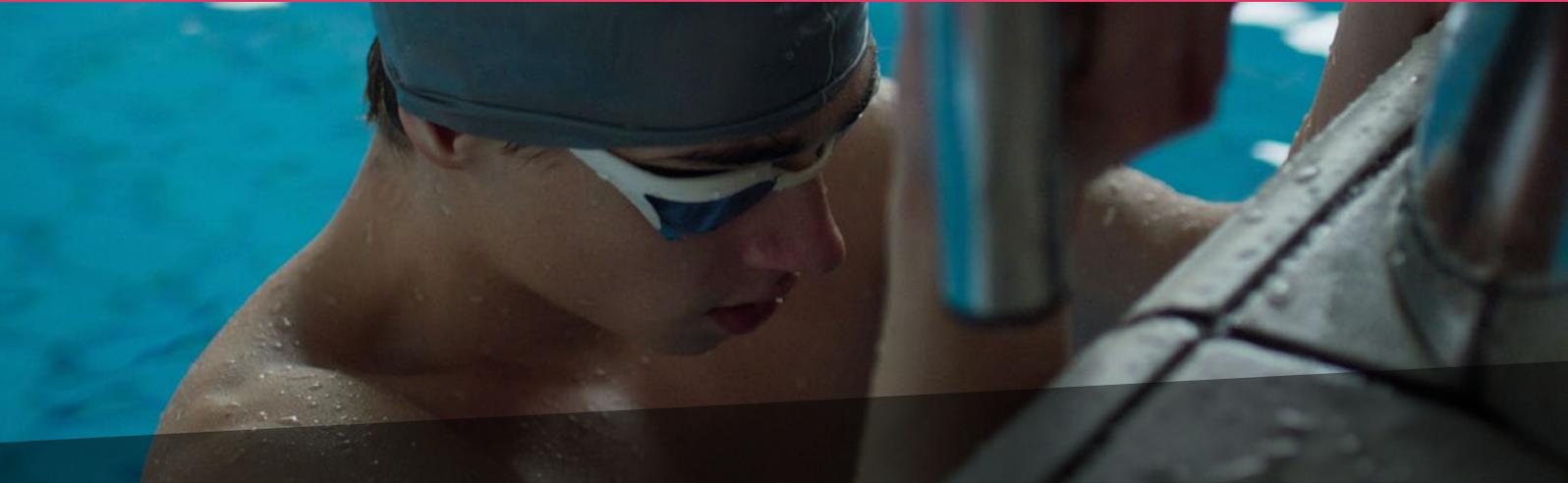
- > L'identité sexuelle, la puberté, la transformation du corps ;
- > Les normes, les étiquettes ;
- > Internet et le cinéma : un usage qui peut être positif ;
- > La transidentité (même s'il faut rappeler que Lou n'envisage pas de transition de genre mais se reconnaît comme non binaire).

↳ POUR ALLER PLUS LOIN

- > Lexique de la Fondation Emergence <https://www.fondationemergence.org/lexique>
- > Les pieds sur terre : Lexique LGBT+ : « Découvrir tous ces termes à 20 ans, c'est comme si j'apprenais à respirer à nouveau. » <https://www.franceculture.fr/emissions/les-pieds-sur-terre/lexique-lgbt>
- > Interview de Géraldine Charpentier <https://www.arte.tv/fr/videos/094059-000-A/rencontre-avec-geraldine-charpentier/>

BIEN DANS MON CORPS, BIEN DANS MON SPORT

CONSENTEMENT,
EMPRISE, ABUS
DE CONFIANCE,
CYBERHARCÈLEMENT



UN BON GARÇON PAUL VINCENT DE LESTRADE

FRANCE / 19' / 2023

↘ DE QUOI PARLE LE FILM ?

Le film parle d'une agression sexuelle dans le milieu de la natation, et du tabou que représentent ces agressions et le fait d'en parler. Il analyse, du point de vue des victimes et de leur entourage, les mécanismes de déni qui se mettent en place, et comment les victimes parviennent à libérer leur parole, malgré l'emprise exercée sur elles par le ou les agresseurs.

↘ QUEL EST L'AXE CHOISI PAR LE RÉALISATEUR POUR ABORDER LE SUJET ?

Max est un jeune nageur promis à un avenir professionnel en natation. Son destin est tout tracé. À la veille des vacances d'été, avant que Max ne parte en sports études, le coach est accusé d'attouchements voire d'abus sexuels, ce qui déclenche tout un engrenage de déni puis de prise de conscience que le film relate.

Le réalisateur choisit le point de vue subjectif d'un des jeunes nageurs, Max. Max n'est pas le jeune homme qui accuse le coach (c'est Flo), mais l'irruption d'un policier puis l'annonce des accusations déclenche quelque chose en lui. Il sait quelque chose, on comprend qu'il a été probablement lui aussi victime. Le film se concentre sur l'intériorité du personnage et le silence qui entoure cette première phase de déni. La tension du film repose sur le fait de savoir si Max finira par parler.

↘ POURQUOI CE CHOIX DE MISE EN SCÈNE EST-IL INTÉRESSANT ?

Paul Vincent de Lestrade fait le choix d'un film qui « prend aux tripes » pour traiter un sujet difficile, tout en restant subtil dans le traitement. Il ne parle donc pas des faits directement, mais s'attache à filmer le silence. Celui de Max, potentiellement victime, mais aussi celui de l'entourage qui ne veut pas voir la vérité. On verra dans les choix de mise en scène comment le réalisateur parvient à rendre visible ce qui justement est tu, caché.

Plusieurs points de vue seraient possibles pour dénoncer les violences sexuelles dans le sport ; ici l'approche n'est pas frontale, et on peut penser qu'elle aura le mérite d'aider les victimes et leurs proches à casser l'engrenage de la honte et du silence.

↘ OÙ SE PASSE LE FILM, QUI SONT LES PERSONNAGES ?

Le film est tourné majoritairement en intérieur : dans la piscine, chez **Max**, en soirée. Les personnages principaux sont Max, sa famille et le coach.

On voit peu de scènes individuelles avec les amis de Max, à qui il cache la réalité de ce qu'il traverse à la suite de l'annonce de la mise en cause du coach. **La grande sœur de Max** est celle qui remarque d'emblée que son frère ne va pas bien, et sous ses dehors un peu

frivoles, tente de casser la carapace que son frère a construite. Elle semble avoir une relation tendue avec ses parents (« Elle me casse les couilles pour 20 balles », parlant de sa mère, et « Plutôt crever que de bosser pour ce connard », parlant de son père).

La mère semble élever ses enfants seule. Max lui parle peu ou en tout cas fait bonne figure.

Le père fait intrusion dans la maison alors qu'il n'y est pas invité. Il met d'emblée en doute les accusations portées à l'encontre du coach et se soucie avant tout des performances de Max, faisant peser sur lui des attentes de réussite.

Flo est le jeune garçon qui déclenche toute l'histoire. Il n'est qu'évoqué, à plusieurs reprises, avant qu'on ne le voie apparaître lors d'une fête, cherchant le soutien de Max pour qu'il témoigne à ses côtés, puis à la fin à l'hôpital. Sans que cela ne soit dit on peut penser qu'il a fait une tentative de suicide, ses poignets étant entourés de bandages.

Le coach est un jeune trentenaire à l'allure sympathique. Le réalisateur met en avant l'emprise qu'il exerce sur les jeunes, abusant de sa position d'entraîneur et de la relation de confiance qu'il a établie avec les jeunes. Il leur fait faire des exercices de manière quasi militaire, encourage la soumission : « C'est bien, Max, c'est ça que je veux. Sacrifice, implication, c'est par là que ça passe... Et nagez pas comme des chèvres ! » Un des jeunes justifie justement son innocence par la relation de confiance : « Attends, le coach, on le connaît depuis qu'on est tout petits, on s'entraîne tous les jours avec, à un moment il faut avoir confiance en lui. ». C'est un contexte très fréquent pour l'émergence d'abus sexuels.(1)

→ COMMENT CELA EST-IL FILMÉ ?

Comment filmer le silence ? Comment filmer la tension qui s'accumule en Max, jusqu'à ce qu'il craque ? C'est tout l'enjeu du film, qui repose grandement sur le jeu d'acteur (les gestes, les postures, les silences, les tremblements, les regards...).

→ LES DÉCORS

Le choix de tourner en lieux clos contribue à représenter l'enfermement de Max. Dans sa chambre, il tourne en rond, un gros plan sur ses poings le montre en lutte contre lui-même. Les seules échappées – pendant la fête, sur son vélo la nuit, sont des scènes où une musique techno devient plus forte, prend toute la place, traduisant son malaise.

→ LA MISE EN SCÈNE, LE CHOIX DES PLANS

Très vite, le réalisateur doit nous faire comprendre que Max a été victime d'abus. Plusieurs gros plans sur son visage nous laissent comprendre, lors des discussions avec les autres à la piscine ou avec sa sœur, qu'il sait quelque chose mais ne veut pas le dire.

Au début du film, la sœur de Max a entendu parler de la venue du policier à la piscine ; elle essaie d'en savoir plus, Max, en train de cuisiner, minimise : « Un des gamins dit qu'il l'aurait genre ... touché. (...) C'est des conneries, en vrai. Le ptit il s'est juste chié dessus en compète dimanche dernier, le coach l'a engueulé, et vu que c'est la mode, ben le père a été voir les flics, quoi. ». Pendant toute la scène, il tourne le dos à sa sœur, évite son regard. Elle insiste, abordant frontalement le sujet : « Oublie pas que j'ai des espions qui surveillent ton précieux ptit cul pendant que tu t'entraînes. ».

Plus tard, le père de Max fait irruption dans la maison familiale. La porte claque, réveillant Max en sursaut. Max est assis, son père debout et il est donc filmé en plongée. Cela traduit visuellement l'emprise qu'exerce le père de Max sur son fils. Niant les faits, refusant même de les nommer, il ne laisse aucune place à la discussion et priorise l'avenir qu'il trace pour Max : « J'imagine que tu es au courant de cette histoire de ce gamin qui prétend que ... Bref. Je ne veux pas que tu te fasses entraîner dans ses combines... on est d'accord Max ? Florent il avait les mêmes chances que toi, le même potentiel. Et... sa carrière, il l'a bousillée tout seul. ». La discussion débute puis se clôt par le père qui embrasse Max sur la tête, et lui pose la main sur la nuque, geste

qui symbolise également le rapport de domination.

La résolution de la tension du film intervient alors que le père de Flo fait irruption dans la piscine pour frapper le coach. Finalement, c'est Max qui s'en charge, toujours sans mot dire. Les mots ne seront prononcés que dans la chambre d'hôpital, derrière une paroi vitrée. Le film a la pudeur de ne pas dévoiler le témoignage des garçons auprès du policier. On peut le voir comme une manière de signifier que cela appartient au domaine de l'intime, et que la parole, si difficile, doit être protégée.

→ POURQUOI CE TITRE ?

L'expression « Un bon garçon » évoque une personne qui répond aux attentes, fait ce qu'on lui dit. Le titre fait référence aux attentes qui pèsent sur Max : celles de son père, du club, de l'entraîneur. Il questionne ainsi les freins qui sont mis par l'entourage et la société en général à la libération de la parole. Il remet en cause la responsabilité de l'entourage des victimes qui empêche la parole voire culpabilise les victimes ou décrédibilise leur témoignage, méconnaissant le stress post traumatique et ses symptômes. Nico, le fils du policier qui a recueilli le témoignage de Flo rapporte ces propos : « Il pense qu'y a que dalle. Le gamin, il a donné trois versions différentes de ce qui aurait pu se passer. ».

→ QUELLE MORALE PEUT-ON TIRER DU FILM ?

Le film met en scène le déni et l'omerta qui règnent sur la question des violences sexistes et sexuelles, notamment dans le monde du sport. La figure de la sœur met en exergue la nécessité pour les victimes d'avoir des personnes de confiance à qui parler, des personnes, aussi, qui doivent être attentives aux signes du mal-être. On voit également la nécessité de former des personnes sensibilisées à ces questions et capables d'aider les victimes dans les milieux autres que l'entourage proche (infirmiers et infirmières scolaires par exemple).

→ COMMENT REGARDER LE FILM AVEC DES JEUNES ?

Il peut être intéressant de reparler avec les jeunes des différentes attitudes des personnages du film. En cas de violence ou d'abus sexuel supposé, comment réagir ? Vérifier que les jeunes savent nommer les situations, leur donner les outils pour éviter de rester dans le déni, à l'instar du père de Max qui parle par allusion ou des différents propos qui culpabilisent les victimes plutôt que de les entendre.

→ POUR ALLER PLUS LOIN

> Guide : comprendre et agir contre les violences sexistes et sexuelles au travail
guide-vss-comprendre-et-agir-2021_VDEF WEB

BIEN DANS MON CORPS, BIEN DANS MON SPORT

CONSENTEMENT,
EMPRISE, ABUS
DE CONFIANCE,
CYBERHARCÈLEMENT



FIFTEEN

PEIMAN ZEKAVAT

ANGLETERRE / 10'08 / 2018

↳ DE QUOI PARLE LE FILM ?

Dans un lycée à Lima, une vidéo privée de Maria est divulguée et fait le buzz pendant le cours de volleyball. Très vite, elle devient la cible d'un harcèlement généralisé dans son lycée. Elle ne reçoit aucun soutien des adultes alors même qu'elle est victime. Peiman Zekavat, réalisateur et photographe basé à Londres, était en voyage en Amérique du Sud à l'issue d'un tournage documentaire pour la télévision quand il a entendu parler de phénomènes graves de cyberharcèlement parmi les adolescents au Pérou. Il a décidé de changer ses plans de voyage et de tourner un film sur ce sujet, film qu'il a réalisé en deux semaines. Peiman Zekavat relate le contexte de son film dans une interview : « Les personnages de mon film reflètent la réalité. La recherche que nous avons effectuée pour le scénario a montré que la cyberintimidation est de plus en plus courante au Pérou. Les intimidateurs sont capables d'abuser de leurs camarades sans crainte de représailles parce que les victimes ont peur que leurs enseignants les blâment s'ils admettent avoir été intimidés. Les choses peuvent aller très mal pour les victimes lorsque des adultes s'impliquent à cause de cette culture de culpabilisation des victimes. Le plus grand défi pour ces filles est de faire face à leur famille et à leur père en particulier. Il n'est pas surprenant qu'un simple problème comme celui-ci puisse amener les filles à fuir la maison ou même à se suicider. »

↳ QUEL EST L'AXE CHOISI PAR LE RÉALISATEUR POUR ABORDER LE SUJET ?

Le film de Peiman Zeikavat a deux particularités : il est entièrement tourné en caméra épaule, et il est filmé en plan séquence. Un plan séquence consiste à filmer sans jamais couper la caméra ; le film n'est donc constitué que d'un seul plan. Ici, on suit la trajectoire d'un personnage, Maria, au sein de son lycée, depuis l'annonce qu'une vidéo d'elle circule sur un groupe en ligne, jusqu'à sa fuite du lycée.

↳ POURQUOI CE CHOIX DE MISE EN SCÈNE EST-IL INTÉRESSANT ?

Le point de vue adopté est celui de Maria, une lycéenne de quinze ans. On observe comment un harcèlement se met en place, depuis une photo ou une vidéo en ligne, jusqu'à un enchaînement de graves conséquences dans la vie réelle. Le film est très court ; en douze minutes, le réalisateur filme littéralement le point de bascule d'une vie. On voit comment un étai se referme sur Maria ; bien que victime, elle s'enferme dans la honte, et, sans aide des adultes référents, elle n'a d'autre choix que de s'enfuir. Le réalisateur dénonce ainsi la culture du « victim blaming ». Le terme désigne le fait de culpabiliser les victimes en les accusant d'être à l'origine de leurs problèmes. Ainsi,

un élève insulte Maria en la qualifiant de « chaudasse ». Le film est une fiction mais nous plonge, de cette manière, dans une ambiance quasi documentaire, ce qui lui donne un impact encore plus grand.

↘ OÙ SE PASSE LE FILM, QUI SONT LES PERSONNAGES ?

Le film est tourné dans un établissement scolaire à Lima au Pérou. On voit principalement **Maria**, une de ses amies, un garçon qui vient la menacer, d'autres élèves en arrière-plan. Les adultes qui apparaissent dans le film (le prof de sport, les surveillants, la principale), sont très peu filmés, filmés hors-champ, ou de dos. Cela met en avant la grande solitude de Maria et annonce le fait qu'elle ne recevra aucun soutien de la part de la communauté éducative.

↘ COMMENT CELA EST-IL FILMÉ ?

→ DÉCOR, MISE EN SCÈNE, CHOIX DES PLANS

Le décor est celui d'un bâtiment scolaire, dans la cour, et dans des coursives. Les plans sont très rapprochés, afin de toujours suivre Maria de près, les décors sont donc peu visibles et donnent au film une dimension assez universelle. Seul le T-Shirt floqué avec le logo de l'établissement, « Jorge Chavez », donne une indication sur le fait que l'action peut se passer dans un pays latino-américain.

Un bref dialogue entre Maria et son amie, puis quelques échanges pendant le cours de sport, installent le contexte de l'histoire. C'est l'été, les deux adolescentes planifient une sortie à la plage, en toute insouciance. Le réalisateur installe d'emblée l'omniprésence du téléphone : la copine se réjouit déjà des selfies qu'elles vont pouvoir prendre à la plage, le prof de sport les sermonne et leur demande de « laisser leur téléphone tranquille. Maria passe une première fois au filet de volley pour renvoyer un ballon, tombe alors l'annonce d'un message qui tournerait en boucle dans le lycée. Maria semble sidérée, elle n'a pas été destinataire du message et c'est son amie qui la prévient. D'emblée, elle se déconcentre et devient incapable de suivre le cours de sport.

Maria est convoquée chez la principale. La caméra suit son trajet dans les couloirs et coursives de l'établissement, de dos, accompagnée d'un surveillant, sans ellipse. Cela installe à la fois une impression de réalisme mais appuie aussi le sentiment que Maria est comme condamnée. Sa respiration, très forte, intensifie un climat de malaise. On comprend ainsi qu'elle est convoquée non pas comme victime mais déjà une coupable, donnant l'impression de suivre un prisonnier vers la sentence finale.

Tout au long de l'entretien avec la Principale, Maria baisse la tête tandis qu'on n'aperçoit jamais le visage de la principale. On n'entend que sa voix, hors-champ. Lors du chemin retour vers la classe, filmé de dos à nouveau, Maria est tenue par la taille par une surveillante, matérialisant le pouvoir des adultes et l'absence d'issue pour Maria.

Depuis l'annonce initiale du cyberharcèlement, Maria est filmée la plupart du temps de dos, ou tête baissée, dans une posture de honte. Le réalisateur parvient à filmer sa fuite par-dessus le mur de l'école sans coupure, restant ainsi dans l'énergie et le style qui rendent ce film si particulier. Une fois dans la rue, on la suit toujours de dos – le dernier plan est celui de son visage, éploré.

→ LES DIALOGUES

Il y a peu de dialogues dans ce film mais ce sont pourtant les quelques mots échangés par les protagonistes qui livrent aux spectateur·ices les clefs de compréhension de l'action et du contexte particulier dans lequel se trouve Maria.

Lors de l'entretien avec la principale, on entend sa voie dure, accusatrice : « Tu sais pourquoi tu es là ? Tu as vu cette vidéo qui tourne sur internet ? Regarde-moi quand je te parle. Quel âge as-tu ? / Quinze. / Et tu n'as pas honte de faire des vidéos comme ça à seulement quinze ans ? Je vais devoir appeler tes parents. Tout cela n'est pas terminé, ils vont devoir me fournir des

explications. (...) C'est une école honorable ici. Et cela va rester ainsi. (...) Tu portes atteinte à la réputation de l'établissement, je ne vais pas le permettre. (...) Tu ferais mieux de partir maintenant. Sors ! S'il vous plaît, emmenez-la dans sa classe ! Et restes-y jusqu'à ce que tes parents arrivent ! ». Malgré les demandes de Maria qu'on ne convoque pas ses parents, la principale reste de marbre et rend Maria responsable de ce qui lui arrive alors que c'est elle la victime.

Une autre scène, très crue, fournit des informations sur ce qui s'est passé. Un garçon la rejoint en classe, et, faisant allusion à la photo qui a circulé, la menace sexuellement. Il lui tient des propos pornographiques et humiliants. Il prend l'ascendant sur elle, lui parle très proche à l'oreille, lui masse les épaules, exerçant une menace insidieuse. Le piège est double, le cyberharcèlement devient du harcèlement physique, le garçon se sentant maintenant autorisé à exercer des menaces et des violences sexuelles sur Maria.

↘ POURQUOI CE TITRE ?

Quince / Fifteen / Quinze, c'est l'âge de Maria, âge que la principale relève comme une marque de honte, d'opprobre. On devrait pourtant être choqué que la vie d'une jeune fille si jeune puisse basculer en si peu de temps, et que le cyberharcèlement sexuel soit possible aussi tôt, à l'aube de la vie amoureuse et sexuelle des jeunes.

↘ QUELLE MORALE PEUT-ON TIRER DU FILM ?

Le film met en scène un renversement des rôles. De victime, Maria devient coupable. Le film se termine abruptement au moment de sa fuite, laissant les spectateur·ices imaginer ce qui pourrait advenir d'elle. Malheureusement, on peut penser à la pire des conséquences, et notamment au suicide.

↘ COMMENT REGARDER LE FILM AVEC DES JEUNES ?

On observe une déconnexion croissante entre les contenus des réseaux sociaux et le monde réel. En ligne, l'anonymat, le virtuel autorisent des mots et des comportements de harcèlement que la plupart des personnes n'adopteraient pas dans la vraie vie.

On peut réfléchir avec les jeunes sur des situations analogues qu'ils/elles auraient pu observer, vivre ou dont ils/elles auraient pu être acteur·ices.